
La nomination des lieux et des habitants de la ville et la référence aux discours « autres » dans un corpus d'interviews non directives.

Places and Inhabitants of the City (De)Nominations and the Reference to the "Other's Discourse" in a Corpus of Non Directive Interviews

Sonia Branca-Rosoff



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1767>

DOI : [10.4000/praxematique.1767](https://doi.org/10.4000/praxematique.1767)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2011

Pagination : 159-176

ISBN : 978-2-36781-029-4

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Sonia Branca-Rosoff, « La nomination des lieux et des habitants de la ville et la référence aux discours « autres » dans un corpus d'interviews non directives. », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 57 | 2011, document 8, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1767> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1767>

Tous droits réservés

La nomination des lieux et des habitants de la ville et la référence aux discours « autres » dans un corpus d'interviews non directives

J. Bres constatait récemment (CMLF 2008) qu'en analyse du discours (désormais AD), le développement des études sur les corpus oraux dialogaux s'était accompagné de modifications radicales dans les méthodes d'approche. L'AD, qui avait privilégié l'interdiscursivité, au détriment de l'étude des relations entre interlocuteurs, semblait avoir laissé la place à des travaux en analyse conversationnelle privilégiant symétriquement la dimension interactionnelle au détriment de l'examen des rapports avec des discours préexistants. À partir d'une étude de quelques désignants des groupes et des lieux urbains qui apparaissent dans des situations d'entretiens non directifs concernant l'identité urbaine (corpus CFPP2000¹), nous voudrions montrer qu'il est nécessaire de développer les deux approches, suivant en cela les leçons de Bakhtine, prolongées par les travaux de P. Siblot (1999) sur le dialogisme de la nomination, qui invitent à les articuler dans un cadre unitaire.

Nous nous intéresserons d'abord à des cas où l'enquêteur estime que ses positions ne sont pas consensuelles et qu'elles risquent de heurter ses interlocuteurs. Le genre de l'entretien favorise la présence massive de phénomènes dialogaux comme l'impact de l'enquêteur ou des tiers — participants à l'interview ou auditoire imaginaire — auxquels le locuteur attribue toutes sortes de réactions doxales lorsqu'il s'agit de désigner des « étrangers ». Nous aborderons successivement le cas de quelques marqueurs d'hétérogénéité montrée et le cas où il

1. cfpp2000.univ-paris3.fr/CFPP2000.pdf. Les locuteurs cités dans cet article habitent tantôt des arrondissements de Paris ou des banlieues, où vivent des populations mélangées, tantôt les « ghettos » privilégiés des 7^e et 14^e arrondissements, où résident presque uniquement des Français dits de souche.

faut tenir compte de l'ensemble des séquences conversationnelles pour comprendre le dialogisme dont se chargent des ethnonymes ou des désignants religieux, comme *musulman* dont le sens social conflictuel ressort au fil du discours.

Nous aborderons ensuite des phénomènes mettant en jeu une dimension mémorielle, source d'une vision commune. Le nom est alors un point d'ancrage et non un objet de polémique, ce qui fait que son rôle est moins visible que dans le cas des mots conflictuels. Nous aborderons ces noms « lieux de mémoire ¹ », à partir de l'exemple de deux emplois prédicatifs, « Paris, c'est pas Calcutta » et une famille de formes que l'on peut ramener à « mon quartier, c'est un village ». Le premier est porteur d'une vision péjorative attachée à cette ville mise-reuse du Tiers-Monde, alors que le second est réservé à un discours identitaire valorisant. Dans les deux cas, nous montrerons qu'une conception textuelle du discours ne suffit pas à rendre compte du sens qu'ils prennent en usage et qu'il faut faire intervenir un savoir commun aux interlocuteurs. Le topos, « mon quartier est un village » permettra d'insister sur la dimension argumentative du fonctionnement textuel et le rôle que jouent l'histoire et le cadre social d'une ville devenue tentaculaire dans l'interprétation et la stabilisation d'un sens consensuel.

I. Marqueurs d'hétérogénéité montréalaise : dialogisme interlocutif et dialogisme interdiscursif

De nombreux énoncés de CFPP relèvent d'aspects bien travaillés par l'analyse conversationnelle : ils montrent que tout dialogue se fait à deux et, plus largement, se nourrit de l'altérité du destinataire que le locuteur prend en compte, installant par là-même de l'hétérogène dans son propre discours. L'entretien est un genre privilégié pour observer de tels phénomènes.

I.1. L'effet du genre

Dans le corpus CFPP2000, les enquêteurs posent des questions sensibles sur les changements récents intervenus dans la population

1. Voir aussi PAVEAU 2007, qui parle de noms de mémoire, mais en réservant l'appellation aux noms propres.

parisienne. Les enquêtés savent que leurs réponses seront conservées à des fins d'analyse et qu'elles seront mises en ligne. Même si les entrevues sont anonymisées, les locuteurs laisseront une trace matérielle sur le net (y compris la signature troublante de leur voix). Les enquêtés passent donc leur temps à évaluer le discours qu'ils sont en train de proférer et à s'interroger sur l'effet produit par les dénominations qu'ils emploient. Le corpus donne une version de ce qu'ils jugent acceptable, pour l'espace « public », des façons de se catégoriser soi-même et de catégoriser les autres, et il permet de réfléchir aux procédures mobilisées, qui ne sont vraisemblablement pas illimitées. Le genre tout entier suppose la conscience des conflits latents entre espaces discursifs.

1.2. La négation d'une catégorisation scandaleuse

Les Parisiens d'origine européenne savent en particulier qu'il est politiquement incorrect de dire du mal des migrants. C'est surtout lorsqu'ils se plaignent de la vie dans les quartiers mixtes, qu'apparaissent des énoncés négatifs où l'on reconnaît le discours que l'ON (l'enquêteur ou leur image de la norme) risque d'imputer à l'enquêté (« vous êtes raciste ») et qui est nié : « je ne suis pas raciste ». Le dialogisme interpersonnel entre *vous*, l'enquêteur et *je*, l'enquêté, se double d'un dialogisme référé aux discours ambiants :

(1) les gens ont l'droit à tout tout l'monde je j'suis pas du tout euh raciste ni rien ah c'est pas du mais euh racisme + (mm mm) [...] parce que ils sont trop y a trop d'ch- y a des choses qui s- s- + c'est pas possible [I2-03] Valentine_Testanier_F_60¹

(2) actuellement sans être je veux pas être + euh j'suis pas du tout raciste (mm) hein vous le comprenez bien + euh on a beaucoup + beaucoup + d'Africains ++ qui débarquent qui c'est pas bien c'que j' dis [IV-01] Jacqueline Pelletier_F_65_Ivry

La gêne des locuteurs se lit aussi dans les multiples amorces, suivies d'abandons, qui constituent autant de ratures d'un dire impossible à formuler.

1. Voir en annexe les conventions de transcription.

Une variante intéressante consiste à faire assumer la déclaration tendancieuse par un émigré, le locuteur premier se bornant à constater qu'elle ne relève pas de l'inacceptable :

(3) Blanche Duchemin : j'ai gardé des enfants euh dont le père était émigré vietnamien d'la deuxième génération et c'est vrai qu'il avait effectivement grandi en France mais donc lui-même son père vivait en France avait un très fort accent oui ça n'avait rien à voir et cetera + euh ça avait peut-être rien à voir mais n'empêche comme il se trouve que c'est la première personne qui m'a dit « ah la la mais c'est vraiment pas possible tous ces Chinois » euh ah (rire) ah il a ah oui il fallait oser l'dire

Reine Ceret : ah c'est intéressant j'savais pas qu'il t'avait dit ça

Blanche Duchemin : ouais il m'avait dit ça et ça m'avait vraiment frappée dans l'côté euh ouh j'savais pas c'est pas une question d'racisme et de voilà [11-03] Blanche_Duchemin_F_25_Reine_Ceret_F_60

D'autres locuteurs, par provocation, déclarent assumer le fait que leurs déclarations vont paraître méprisables, tout en se distanciant de la catégorie honteuse grâce au terme rôle :

(4) Enq : justement ce qui m'fait réagir c'est-à-dire c'qui vous plaît c'est la mixité comme on dit du quartier + vous êtes tous les trois d'accord là-dessus? ++

Reine Ceret : sauf les Chinois (rire) sauf les Chinois non j'(rire) j'vais j'vais jouer le rôle de j'vais jouer le rôle de la vilaine raciste je démarre quand? (rire) [11-03] Reine_Ceret_F_60

Ainsi le dialogue externe marqué par l'alternance des tours de parole comporte un dialogue interne (qui l'anticipe) et qui explique l'abondance de ces interventions normatives auto-initiées. Même si l'enquêteur, qui adopte le plus souvent une attitude empathique, limite ses interventions critiques, l'ouverture d'une séquence où le citadin se plaint des autres communautés, est précédée par un rappel du politiquement correct que le locuteur paraît attribuer à celui à qui il s'adresse (interviewer ou tiers absent), tout en négociant son droit à la parole.

1.3. Les guillemets sur les mots qui ne sont pas assumés par le locuteur

La présence de l'enquêteur est sans doute également responsable de la prolifération de marqueurs métadiscursifs tels que « entre guillemets », qui signalent que le locuteur emploie l'expression fautive de mieux. Ces marqueurs¹ apparaissent régulièrement quand il s'agit de stratification sociale. Ils permettent de dire sans prendre à son compte les catégories employées, tout en faisant appel à la connivence du récepteur. On peut par exemple renvoyer au savoir commun duquel relève l'appellation péjorative de « nouveau riche », tout en signalant à celui à qui on s'adresse qu'on sait bien que la dénomination est très péjorative et que le locuteur ne l'assume pas :

(5) un peu plus ++ nouveaux riches entre guillemets quoi [07-06]
Rosemonde_Ehrard_F_60

On peut aussi faire appel à des mots et en signaler la déviance, déviance sans doute à la fois linguistique (l'emploi d'un vocabulaire néologique qui n'appartient pas à la langue standard) et discursive (l'emploi de catégories toutes faites qu'on devrait hésiter à employer) :

(6) y avait une large population j'allais dire de la bourgeoisie moyenne + c'qu'on appelle bobo entre guillemets des gens qui gagnent pas mal d'argent mais qui votent à gauche comme on dit + [Mo-01]
Andre_Morange_H_58

Sur la base d'une marque qui signifie seulement que ce mot vient d'ailleurs et que le locuteur s'en démarque, le discours vient ajouter des effets qui vont de la complicité à la distance polémique comme dans 6 où le locuteur associe dans sa définition deux propriétés qui, à ses yeux du moins, s'opposent, le vote à gauche et les revenus confortables. Dans ces passages, où l'interlocuteur n'est pas directement interpellé, le locuteur neutralise en quelque sorte la différence entre le dialogue interne et la situation d'interview et laisse entendre qu'il dialogue avec un vaste « ailleurs », dont l'enquêteur n'est qu'un représentant.

1. Il y en a beaucoup. Ainsi dans l'exemple 6, le locuteur emploie aussi « comme on dit ».

2. *Nommer l'autre* : le rôle du cotexte pour définir les catégories lexicales

L'ethnométhodologie étudie les méthodes utilisées par les groupes sociaux pour organiser leurs activités. Parmi ces méthodes, négociées entre les membres du groupe, qui n'ont de validité que locale, la catégorisation des personnes et de l'espace est l'une des ressources les plus employées. Les interactants ont recours à des collections de catégories (famille, âge, sexe...) grâce auxquelles ils s'attribuent mutuellement des identités et des rôles conversationnels. La sélection des catégories rend la situation observable et permet aux interactants de la traiter et d'organiser leurs activités conjointes. Dans cette perspective, les catégorisations sont perçues comme essentiellement *ad hoc*, liées à la situation en cours. L. Mondada écrit : « Nous visons l'analyse moins des lexèmes que des positions séquentielles de leur apparition » (2000, p. 123¹). Cela laisse donc ouverte la question du sens de ces lexèmes. Dans ce paragraphe, nous évoquons la façon dont le discours vient « lester » de signification des catégories en attente de remplissage. On peut alors se borner à suivre le fil des descriptions des habitants interrogés, à entrer dans le déploiement singulier de leur discours. Il s'agit bien d'une co-construction locale, étroitement liée aux réactions de l'enquêteur, telle que l'envisage l'interactionnisme.

2.1. Le nom comme point de fixation

Les ethnonymes sont des marques identitaires fortes qui servent à se définir à l'intérieur d'un groupe et à poser des « autres » dont on se démarque. Ils sont donc des supports d'une représentation sociale dialogique. Dans CFPP2000, tous sont axiologiquement neutres². De

1. Ce modèle, foncièrement interactionnel, est aussi appliqué à des textes écrits par L. MONDADA 2000.

2. Une thèse, lancée par Stuart Mill et remise au goût du jour par KRIPKE (1972), soutient que les noms propres sont vides de sens. Des critiques sérieuses ont toutefois été apportées à cette conception. La plus frappante est celle qui concerne les antonomases (lorsqu'on dit « un Don Juan », cela signifie « un séducteur » et ce sens figé, lexicalisé, vaut pour désigner tout représentant de cette catégorie, voir LEROY 2004). D'autres logiciens, B. Russell, Frege ou Wittgenstein, qui rejoignent la plupart des écrivains à commencer par Proust, soutiennent au contraire que le nom propre est saturé de sens, puisque toutes les propriétés encyclopédiques des référents constituent leur sens. L'ennui de cette deuxième thèse est que rien n'arrête la prolifération

fait, les locuteurs n'emploient pas d'ethnonymes dévalorisants (encore moins de structures injurieuses comme « une espèce de youpin ! » « de sales nègres »). Tout au plus, repère-t-on de rares emplois de *Gaulois* (une des enquêtrices en fait un usage citationnel dans [11-04]) ou de *Blacks* [KB-01 ; 11-03, 11-04]. Pour l'essentiel, les appellatifs sont des noms de peuples comme *Africains*, *Maliens*, *Chinois*, ou ils renvoient à la religion professée comme *chrétiens*, *musulmans*. L'interprétation de ces noms ne se joue pas sur la seule dénomination, elle s'effectue nécessairement en faisant appel à la mémoire intertextuelle tout autant qu'au cotexte, (l'énoncé et l'ensemble de la séquence conversationnelle qui implique le pôle de la réception).

2.2. Le cotexte

La désignation ethnique est déjà une position politique, puisqu'elle remplace la référence à des individus complexes par une catégorisation qui ne retient que l'origine ethnique :

(7) Jeanne + bon ben comme d'habitude je rentre ++ la porte d'entrée + je passe + à ma boîte aux lettres + comme toujours chaque fois que je descends que je monte j'ouvre ma boîte aux lettres parce que je veux : pas laisser de papiers dedans bon ++ il y avait deux filles + jeunes (mm) + euh genre maghrébines évidemment ++ qui étaient là dont une tenait la porte + ouverte + et l'autre me tournait le dos puisque j'étais aux boîtes aux lettres + [SO-01]
Jeanne_Mallet_F_75

Ceci peut être souligné au niveau micro-textuel par des adverbes posant un lien logique nécessaire entre la catégorie et le comportement délinquant comme *évidemment*. « *Évidemment* » agit comme un marqueur de confirmation renvoyant à des dits potentiels de locuteurs qu'on n'a pas besoin d'identifier, et qui tous auraient dit que les Maghrébins sont souvent des délinquants, ce qui permet ainsi d'inclure par avance l'auditeur.

Pendant, pour dégager la valeur prise en discours par les dénominations de l'autre, l'auditeur se réfère essentiellement aux prédictions plus ou moins développées qui les accompagnent et leur attribuent des propriétés. Voici par exemple comment le discours de

des significations qui ne sont en rien comparables aux sèmes des noms ordinaires. Pour comprendre comment se fixe ce sens, il faut adopter une perspective discursive.

M.-H. Matéra construit une représentation du Musulman. Aux prédictions s'ajoutent l'expression des émotions achevant de dresser une barrière infranchissable entre communautés :

(8) Mar.-Hél. : attendez + attendez + j'veux finir

Mireille : non non le Mali si ils sont musulmans

Enq : ils sont musulmans ?

Enq : d'accord

Mar.-Hél. : ils ont une autre religion

Mireille : Marie-Hélène vous en avez pas de religion +

Mar.-Hél. : ils ont plusieurs femmes + moi j'en ai pas alors

Mireille : ben alors c'est pas ça qui vous gêne

Mar.-Hél. : + non non non mais attendez j'veux finir Mireille

Mar.-Hél. : eux + ils ont + plusieurs femmes ++ ils s' et maintenant ils s'mettent des voiles + ça m'gêne

Mireille : oh les voiles ça ça moi ça m'énerve + mm mm

Mar.-Hél. : voyez ça me gêne j'veux l'dis franchement

Mar.-Hél. : j'ai envie de gueuler quand j'les vois comme ça les bonnes femmes

Mireille : Montreuil c'est + c'est voilé on peut pas comprendre + oh moi aussi + ça m'énerve ça m'gêne

Mar.-Hél. : arrêtez ! donc vous voyez + je termine ! je termine + ça m'gêne

Mar.-Hél. : ça m'gêne + j'ai un malaise + et quand j'vois les bonhommes avec leur barbe + j'ai envie d'leur dire « mais arrêtez de nous faire chier de mettre votre barbe » + ça m'énerve ! + voilà je les supporte plus + j'ai essayé + j'ai lutté + j'ai fait c'qu'il fallait je pense + peut-être pas assez + mais je n'peux plus les supporter je ne peux plus ! + puis quand j'vois les jeunes + qu'en plus des jeunes avec leur foulard + moi j'en

Mireille : hier à la Croix d'Chavaux moi j'ai vu une dame elle était comme les XX vraiment

Mireille : comme les XX + j'ai du mal à alors là j'ai du mal

Mar.-Hél. : suis ça m'rend malade + je peux plus l' - + oui oui + toute noire + toute habillée en noir même les gants +

Mar.-Hél. : j'ai crié une fois au marché j'ai dit « qu'est-ce que c'est que ça » ! même le bonhomme il m'a regardé il devait pas être content hein + mais j'ai mis comment j'lui ai dit ? [Mo-02]
Marie_Helene_Matera_F_67_Mo

Du point de vue linguistique, l'évaluation se marque par des prédictions installant le contraste entre eux et moi, jusqu'à opposer dialogiquement un *eux* et un *nous* fantasmatiques, puisque une athée peut parler d'une « autre » religion et une femme déclarer n'être pas polygame :

Mar.-Hél. : ils ont plusieurs femmes + moi j'en ai pas

Aux assertions monologiques des énoncés descriptifs s'ajoute l'expression des émotions, d'où des énoncés qui présentent Marie-Thérèse Matera comme lieu passif d'états insupportables qui appellent la sympathie : « ça me gêne [...] énerve [...] rend malade ». La locutrice aboutit à la mise en spectacle de l'opposition physique entre eux et moi :

voilà je les supporte plus + j'ai essayé + j'ai lutté + j'ai fait c'qu'il fallait je pense + peut-être pas assez +
mais je n'peux plus les supporter je ne peux plus !
j'ai du mal à alors là j'ai du mal suis + je peux plus l'

On remarque d'ailleurs l'apparition d'énoncés négatifs plusieurs fois repris (« je n'peux plus »), comme si M.-T. Matera rejetait par avance les propos politiquement corrects d'interlocuteurs l'invitant à faire un effort pour accueillir des membres d'une culture différente.

3. Comprendre les noms de la ville : l'interdiscours derrière l'interlocution

Dans les deux dernières parties, nous essayerons cependant de montrer qu'on ne peut se limiter à étudier l'organisation de la conversation et qu'il faut aussi tenir compte de phénomènes qui s'inscrivent dans une temporalité plus longue, l'espace/temps que M. Pêcheux désignait comme interdiscours, et qui, comme l'ont souligné les praxématiciens et, entre autres pour la ville, J.-M. Barberis (2005), appartenait à la pensée de M. Bakhtine. Nous prendrons deux exemples d'emplois où le nom n'est plus utilisé en emploi référentiel et fonctionne comme descripteur de noms comme *Paris* ou *quartier*. Nous nous attarderons sur le fonctionnement en corpus du mot *village* pour montrer que son usage suppose une certaine stabilité.

La dimension mémorielle du discours est bien visible dans l'exemple de l'emploi prédicatif métaphorique du nom de Calcutta :

- (9) Enq : et : y a eu pendant un moment : pas mal de jeunes devant l'Casino n'est-ce pas + euh spk1 : peut-être
 Pierre : oui oui oui oui j'suis
 Marie : oui oui oui oui c'est ça oui
 Enq : c'est vrai qu'on les voit moins
 Pierre : d'accord bon
 Marie : oui oui avec des chiens
 Pierre : non c'est vrai c'est vrai bon
 Marie : mais enfin y a
 Pierre : un moment
 Pierre : bon maintenant j'peux pas dire que ce soit la la chose
 Marie : non c'est pas ce qui caractérise le quartier (mm)
 Pierre : là quand on arrive qu'on sort on voit euh non on n'est pas :
 Marie : non c'est pas là (mm)
 Pierre : non c'est pas : non non non non
 Marie : c'est pas Calcutta
 Pierre : non ou c'est pas d'autres quartiers d'Paris où effectivement comme dit Thierry Lhermitte quand il franchit ça y est + on est dans un pays arabe et puis non on s'aperçoit qu'on est à Paris (rires) [12-01]
 Pierre Beysson_h_59_Marie Beysson_F_59]

Le co-texte fait allusion à des jeunes « devant l'Casino [...] avec des chiens ». La représentation qui s'en dégage peut renvoyer à l'idée d'agressivité et de danger pour les passants, comme à l'idée de misère. L'interlocuteur pour décoder correctement l'énoncé doit s'appuyer aussi sur les discours déjà tenus à propos de Calcutta (la relation interdiscursive), considérée comme la représentante des villes misérables où des laissés-pour-compte survivent tant bien que mal dans la rue : l'énoncé doit donc être rapporté à son extérieur constitutif (l'interdiscours de Pêcheux) ou, si l'on ne veut pas assumer l'idée de formations discursives antagonistes, à la conception de l'énoncé défendue par M. Foucault lorsqu'il renvoie tout énoncé à la famille dans laquelle il s'inscrit : « il n'y a pas d'énoncé qui, d'une manière ou d'une autre n'en réactualise d'autres » (Foucault 1969, p. 130).

4. Le quartier-village : stabilité des paires lexicales et des lieux rhétoriques

Si Calcutta symbolise la ville qu'on ne veut surtout pas que Paris soit, le *topos* du quartier-village dit au contraire le plaisir de l'entre-

soi. Pour en comprendre le fonctionnement, nous proposons de faire appel à la notion rhétorique de lieu commun (au sens de schème argumentatif) qui permet de travailler des procédés de cristallisation de sens disponibles dans la mémoire interdiscursive des locuteurs et que l'on peut, au-delà du rôle de tel ou tel marqueur linguistique, analyser en termes logico-sémantiques abstraits.

4.1. Un motif lié à l'activité descriptive des locuteurs

Afin de percevoir la récurrence du *topos* du quartier-village, il faut sortir de l'espace clos de l'interaction. En 2010, le concordancier du corpus CFPP2000 permet ainsi de relever une vingtaine d'énoncés souvent attributifs du type « mon quartier c'est un village », « le septième [arrondissement] c'est l'avillage », ou « l'ambiance village » du quartier, etc. Comme il s'agit d'un corpus urbain, la présence de *village* peut paraître surprenante. De fait, le mot n'a pas de rôle référentiel et il ne comporte pas ses traits habituels de catégorisation sémantique, ceux qui contribuent à permettre l'identification des objets du monde. Par exemple, le trait générique, « agglomération rurale » ne s'applique pas. Seules sont au premier plan les propriétés qui conviennent aussi à la description des secteurs d'une ville. Dans la terminologie de F. Rastier (1987), on dira que ce sont les sèmes afférents de village qui sont activés. La construction attributive favorise cet effet de sens ; cependant des effets proches sont obtenus par des groupes nominaux où *village* apparaît comme complément des noms *côté* (« un côté de village ») ou *esprit* ou comme substantif épithète du nom *ambiance*.

Le rapprochement du quartier et du village apparaît dans des passages de l'interview consacrés à une description des bons côtés du quartier. Cette activité descriptive, fortement axiologique, entraîne une énumération des composantes du lieu de vie qui permet d'explicitier le sens qu'acquiert *village* dans ce contexte. Le terme est associé à des énoncés qui en proposent une sorte de paraphrase : les locuteurs évoquent très peu les bâtiments et se concentrent sur l'absence d'anonymat, sur l'animation due aux rencontres régulières chez les commerçants, sur l'entraide qui unit la petite communauté des habitants. Bref, *village* vient en quelque sorte totaliser une zone d'habitation du point de vue de la communauté humaine agréable qui y vit, plutôt que comme une agglomération composée de rues et de pierres.

Village exprime fondamentalement l'idée d'une petite communauté liée à l'habitat, dont la stabilité et les dimensions — plus restreintes que celles des grandes métropoles — permettent à des relations de proximité, de convivialité et d'entraide de s'établir entre ses membres, ce qui lui confère les caractéristiques d'une totalité organique.

4.2. Paires lexicales et lieux communs

Cependant, en langue, *village* et *ville* sont des co-hyponymes qui ont pour hyperonyme *agglomération* et se distinguent par l'importance de leur population. Ces relations sémantiques font de ces dénominations des entités connectées étroitement, l'une étant en quelque sorte appelée par l'autre.

En discours, des mots proches qui constituent des couples stables peuvent se voir appliquer des schèmes de raisonnement, des sortes de modèles argumentatifs que la rhétorique ancienne appelait des lieux communs¹ (voir Perelman et Olbrechts Tyteca, éd. 1970, 1^{re} éd. 1958). Ainsi à partir de paires lexicales comme *père* et *fils*, *maître* et *valet*, *jeunesse* et *vieillesse*, on peut argumenter en invoquant une relation de ressemblance, ce que résumant bien les proverbes² :

Tel père, tel fils
Les bons maîtres font les bons valets

Les mêmes couples peuvent se voir appliquer le schème argumentatif de l'opposition comme dans les proverbes :

À père avare, fils prodigue
Jeunesse oiseuse, vieillesse disetteuse

Les lieux, on le voit, sont des formes vides applicables à toutes sortes de contenus. Ils fonctionnent comme les équations algébriques dans lesquelles X signale que l'équation vaut pour n'importe quel nombre, ce qui permet d'exprimer des relations dans toute leur généralité. On pourrait dès lors parfaitement appliquer à *ville/village* le lieu du semblable qui met en parallèle les situations :

1. Sans les connotations péjoratives attachées à la notion moderne, qui y voit des stéréotypes forcément outranciers et déformants, ou des clichés dépourvus d'originalité (AMOSSY & ROSEN 1982, AMOSSY 2000).

2. La parémiologie s'est intéressée à cette forme de structuration des contenus.

Une ville c'est comme un grand village

ou le lieu du dissemblable :

Ville perversie, villages innocents

ou bien encore un des « lieux du préférable » schéma argumentatif qui sert à poser la supériorité d'une chose sur une autre¹. Selon un lieu du préférable comme le lieu de l'essence où il s'agit d'affirmer qu'une chose incarne mieux l'essence de la notion en débat, on se demanderait par exemple ce qui se rapproche davantage de l'essence de l'agglomération, la ville ou le village.

L'existence de relations sémantiques fortes comme celle qui lie ville/village et de grandes structures logico-rhétoriques, comme les lieux constituent des « organisateurs cognitifs » qui permettent d'agir sur les opinions de l'auditoire. On voudrait suggérer ici que ces lieux sont à l'arrière plan de la construction du sens des entités lexicales. Conceptualiser cette dimension — qui a jusqu'ici été plutôt développée dans les rhétoriques anciennes, orientées vers la recherche pédagogique d'un modèle de production du discours et n'entre pas dans le champ de la sémantique — permettrait un élargissement vers le discours de perspectives aujourd'hui encore centrées sur l'unité lexicale et ses collocations.

4.3. Le temps long de l'histoire : la ville généralement valorisée

Or, la ville, cependant, a généralement été considérée comme correspondant à des valeurs hautes. Cette cristallisation de sens a abouti à inscrire dans le vocabulaire français des dérivés de *ville* (*civis*, *urbs*) comme *civilité*, *urbanité*, la grossièreté étant symétriquement réservée aux villages campagnards. Cette opposition au cœur des cultures urbaines des derniers siècles recoupe les grandes oppositions de la nature et de la culture qui ont fonctionné sur le même modèle. Dans le temps long de l'histoire occidentale, le village occupait habituellement le pôle négatif. La lexicographie française a enregistré cette axiologie négative avec des expressions toutes faites, des aphorismes et des proverbes comme : « Cet homme est bien de son village », « Il ne sait

1. ARISTOTE, *Topiques III* ; PERELMAN & OLBRECHTS-TYTECA (1970).

rien de ce qui se passe hors d'un cercle très étroit » (Ac. 1835) ou « À gens de village, trompettes de bois » pour signifier : « Il ne faut aux ignorants, aux grossiers, que des choses proportionnées à leur état, à leur goût, à leur intelligence » (Ac. 1798-1878 cité dans le *Trésor de la langue française*). Les images sont celles d'un localisme médiocre, étriqué, grossier¹.

4.4. Le renversement lié à la société de l'hyperville : le refuge du village identitaire

Au contraire, comme nous l'avons vu, le motif du village qui apparaît dans le corpus CFPP2000 est positif. Il est uniquement associé à l'idée d'un cadre de vie harmonieux et de relations humaines épanouissantes. Ce renversement de signification ne peut être vraiment compris en dehors d'une prise en compte des conditions dans lesquelles il est apparu. Pour qu'on s'enchant des quartiers-villages, il a fallu que l'anonymat des grandes villes l'emporte sur les aspects euphoriques et surtout que les villages se transforment de plus en plus en lieux de villégiature pour des citadins avides de « retour aux sources ». Ainsi le sens n'est pas seulement dans le texte, mais dans les convictions des interprétants. Il s'agit d'une construction sociale liée au contexte géographique et historique, en l'occurrence un environnement urbain post-moderne. C'est dans ce cadre que le locuteur valorise l'échelle locale en montrant que son lieu de vie échappe aux inconvénients de villes énormes et anonymes et en chantant les louanges du « petit » : « J'habite le 7^e arrondissement, mais mon quartier est (comme) un (petit) village. » Il est plus que probable que les ruraux ou les rurbains produisent d'autres descriptions de la ville et des villages (Barberis 2005).

Comme le relecteur anonyme me le fait remarquer, la valorisation du village a un côté identitaire que marque bien la combinaison fré-

1. Comme tout *topos*, il permet en contexte de construire un anti-*topos*. En discours, la ville vient alors occuper le pôle négatif et incarner la décadence des mœurs ou l'agitation épuisante. On ne se hasarderait pas à proposer une date et Boileau qui se lamentait sur les embarras de Paris plagiait déjà Juvénal : « en quelque endroit que j'aïlle, il faut fendre la presse/ D'un peuple d'importuns qui fourmille sans cesse » (Satire VI, 1666). Le village occupe inversement le pôle valorisé : ainsi en va-t-il du petit village de la Loire que du Bellay préfère à la Rome du XVI^e siècle. Toutefois l'étude du lexique indique que la préférence pour la ville est dominante jusqu'à récemment.

quente avec le déterminant possessif : « Mon quartier, mon village » rappelle « mes aïeux », « mon petit Liré » de Du Bellay. Le village qui apparaît lorsqu'on parle de « son » quartier peut être opposé à Calcutta qui prédique une altérité maximale.

Pour aborder la signification du cliché du quartier-village, nous avons eu recours aux grilles abstraites des lieux du discours. L'étude de ces clichés nous paraît utile car on peut penser que c'est à travers ces *topoi* que se construit un sens commun de la ville qui, certes, condense une expérience urbaine « externe », mais qui à chaque énonciation du *topos* vient la renforcer.

L'idée bakhtinienne de circulation des discours nous semble tenir compte de ce double aspect, le sentiment que chacun vit et s'insère dans un milieu déjà façonné par les discours qui ont précédé sa venue au monde et la possibilité du dialogisme dissensuel que l'on peut éprouver au cours d'un dialogue, le locuteur pouvant toujours retourner aux aspects négatifs de promiscuité étouffante, ou de manque de lieux de consommation et de culture, en revenant à la représentation traditionnelles des pauvres villages par opposition à la ville plus civile.

Références bibliographiques

- AUTHIER-REVUZ Jacqueline,
2000, « Au risque de l'allusion », in MURAT M., *L'allusion dans la littérature*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle.
- BAKHTINE Mikhaïl,
1970, *La Poétique de Dostoïevski*, Paris, Points Essai.
- BAKHTINE Mikhaïl,
1977 [1929 V. N. Volochinov], *Le marxisme et la philosophie du langage*, Paris, Minuit.
- BAKHTINE Mikhaïl,
1978 [1975], *Esthétique et théorie du roman*, trad. D. Olivier, Paris, Gallimard.
- BAKHTINE Mikhaïl,
1984, *Esthétique de la création verbale*, avec une préface de T. Todorov, Paris, Gallimard.
- BARBERIS Jeanne-Marie,
1994, *La ville : Arts de faire, manières de dire*, Montpellier, Publications de l'université Paul-Valéry, coll. « Langue et Praxis ».

- BARBERIS Jeanne-Marie,
2005, « La ville et ses composantes : l'émergence des catégories en interaction orale », in T. BULOT, et L. DUBOIS (éd.), « Signalétiques et signalisations langagières des espaces de villes », Actes du colloque de Moncton (septembre 2005), *Revue de l'université de Moncton*, 31-60.
- BRES Jacques,
1999, « Entendre des voix : de quelques marqueurs dialogiques en français », in BRES J., DELAMOTTE R., MADRAY M. & SIBLOT P., *L'autre en discours*, Montpellier, Publications de l'université Paul-Valéry Montpellier 3, 191-212.
- BRES Jacques,
2005, « Savoir de quoi on parle : dialogue, dialogal, dialogique ; dialogisme, polyphonie... », in BRES J. *et al.*, *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*, De Boeck, Duculot, Bruxelles, 47-61.
- BRES Jacques,
2008, « De l'épaisseur du discours : horizontalement, verticalement... et dans tous les sens », Congrès mondial de Linguistique française, consultable en ligne à : www.linguistiquefrancaise.org/articles/cmlf/pdf/2008/01/cmlf08314.pdf.
- BRES Jacques *et al.*,
2005, *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*, Bruxelles, De Boeck, Duculot.
- BRES Jacques & MELLET Sylvie, (éd.),
2009, *Langue française*, n° 163, « Dialogisme et marqueurs grammaticaux ».
- Linx*,
2007, n° 56, « Linguistique des genres. Le programme de Bakhtine et ses perspectives contemporaines ».
- LEGALLOIS Dominique,
2002, « Incidence énonciative des adjectifs “vrai” et “véritable” en antéposition nominale », *Langue Française*, 136, 2002, 46-59.
- LEGALLOIS Dominique,
2003, « Essai sur la temporalité et le rythme du signe linguistique », *Langages* 150, p. 48-60.
- LEROY Sarah,
2004, *De l'identification à la catégorisation. L'antonomase du nom propre*, Paris/Leuven, Peeters.
- MONDADA Lorenza,
2000, *Décrire la ville. La construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans les textes*, Paris, Anthropos.

- PAVEAU Marianne,
2008, « Le toponyme, désignateur souple et organisateur mémoriel. L'exemple du nom de bataille », *Mots. Les langages du politique* 86, « Toponymes. Instruments et enjeux », p. 23-35.
- PERELMAN Charles & OLBRECHT-TYTECA Lucie,
1970 (1958), *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, Paris, PUF.
- SIBLOT Paul,
1998, « Algérien dans l'imbroglie des dénominations », *Mots. Les langages du politique*, vol. 57, p. 7-27.
- SIBLOT Paul,
1999, « De l'un à l'autre. Dialectique et dialogisme de la nomination identitaire », *L'autre en discours*, Montpellier, Publications de l'université Paul-Valéry Montpellier 3.
- VERINE Bertrand,
2007, « La parole hyperbolique en interaction : une figuralité entre soi-même et même », 19 octobre 2007, Paris, E.N.S. Ulm, journée Conscila, *Pour une approche pragmatique des figures* (Alain RABATEL coord.).

Annexe

Nous transcrivons les mots en orthographe sans correction des écarts à la norme quand ils correspondent à un morphème attesté en français¹.

- Nous élidons cependant les clitiques quand cette élision s'entend à l'oral : j'sais ; t'arrives lorsque les morphèmes « t', j', qu', c', s', d', n' » existent à l'écrit. En revanche nous nous refusons à « i » ou « iz » pour ils qui s'écartent des habitudes orthographiques du français.
- Le X majuscule note une syllabe incompréhensible.
- L'amorce d'un mot est notée par un tiret accolé au mot : un mi-
- Les liaisons fautives ont été indiquées par un « z » ou un « t » entre tirets.
- Nous n'utilisons ni les points ni les virgules. Nous notons les pauses selon les conventions suivantes :
 - + pause brève ;
 - ++ pause longue.

1. Ainsi, nous n'écrivons pas « f'nêt », « f'nêtr », pour fenêtre, ce qui rendrait très difficile les recherches assistées par l'ordinateur dans les corpus.

- Le point d’interrogation, le point d’exclamation et les guillemets ont été utilisés lorsque le transcripteur entendait nettement l’intonation :
? = interrogations avec montée de la voix ! = exclamation
- « » : Les décrochages liés au discours direct sont signalés. Les guillemets ne sont pas toujours fermés, ce qui correspond aux hésitations du transcripteur en ce qui concerne la clôture du discours direct.
- Les chevauchements des locuteurs sont indiqués par des soulignements ; les frontières sont posées au niveau des mots de façon à ne pas empêcher leur reconnaissance automatique. De même, lorsqu’un locuteur parle et que le second intervient en arrière-plan en se bornant à des bruits (mm) ou à des interjections (hum) sans interrompre le tour, ces indications figurent à l’intérieur du tour de parole du locuteur principal.